

PHILIPPE VIGIER

HELP

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529949

Dépôt légal : avril 2026

# 1

## L'achat

— Le lot numéro 73 que nous vous présentons maintenant est une copie, d'après Jean-Auguste-Dominique Ingres, de la Grande Odalisque. Nous commençons les enchères à 500 euros pour cette magnifique reproduction contemporaine d'une des œuvres les plus connues de l'artiste.

Après plus de deux heures à attendre la vente de l'objet qu'il convoitait, Louis était heureux de pouvoir enfin batailler.

Il était passionné par les œuvres du maître, né en 1780, dont les plus connues ont été réalisées au XIXe siècle.

L'amateur d'art avait appris qu'une vente aux enchères des biens d'un château charentais se déroulait à la salle des ventes d'Angoulême, avec des copies d'œuvres de maîtres de très bonne facture.

En consultant le catalogue de l'exposition, il avait découvert que parmi les copies vendues se trouvait son tableau préféré de l'artiste, dont il connaissait l'histoire par cœur.

Il savait que c'était Caroline Murat, reine de Naples et sœur de Napoléon I<sup>er</sup>, qui avait passé la commande au maître. Cette grande mécène de plusieurs artistes français souhaitait un tableau représentant une grande figure féminine, dans le style oriental très prisé à l'époque.

Bien que très esthétique, le sujet représenté n'était pourtant pas réaliste, avec ses cinq vertèbres en trop, son bras disproportionné, son cou allongé et son bassin si singulier. Toutefois, l'ensemble révélait une harmonie à la fois sensuelle et mystérieuse qui fascinait le public.

Il avait plusieurs fois pu admirer l'œuvre originale au Musée du Louvre, mais là, il avait l'occasion de devenir le propriétaire d'un de ses clones.

Son budget maximum était de 3 000 euros, bien loin des 3 millions d'euros estimés de la cote actuelle de l'artiste, mais déjà une belle somme pour lui qui épargnait chaque mois quelques centaines d'euros pour pouvoir s'offrir de belles œuvres.

La salle n'était pas bondée, mais le collectionneur savait que souvent, les plus redoutables acheteurs opéraient en ligne.

— 600 euros pour le monsieur du premier rang.

Louis préférait ne pas enchérir tout de suite et attendre de voir quels étaient ses principaux adversaires dans cette bataille.

— 600 euros, quelqu'un dit mieux ?

Le commissaire-priseur, aujourd'hui appelé opérateur de ventes volontaires, était un jeune homme d'une trentaine d'années, spécialisé dans la vente d'œuvres d'art. Il poursuivait, attentif aux réactions du public :

— 700 euros en ligne.

Ce n'était pas une bonne nouvelle pour Louis : plusieurs adversaires bataillaient sur ce lot. Le tableau, très abouti, attirait plus de collectionneurs qu'il l'aurait souhaité.

— 800 euros pour la dame du deuxième rang..., 1 000 euros sur Internet.

Ça commençait très mal. Notre acheteur hésitait à se faire connaître tout de suite et espérait l'abandon rapide de ses concurrents. C'était le mystérieux acquéreur en ligne qui l'inquiétait le plus. Ce dernier semblait avoir de belles ressources, car il avait déjà acquis précédemment plusieurs œuvres dépassant les 2 000 euros.

— 1 000 euros. Une meilleure enchère ?

Inquiet, Louis observait la salle. Il vit l'homme du premier rang lever la main et se positionner à 1 500 euros.

Il commençait à douter d'être le futur propriétaire de cette magnifique reproduction.

La femme du deuxième rang venait de jeter l'éponge. Sauf mauvaise surprise, ils n'étaient plus que trois dans la course : 1 900 euros, 2 000, 2 500..., les enchères se rapprochaient de son budget maximum.

— Nous avons une offre en ligne à 2 500 euros ; quelqu'un souhaite enchérir dans la salle ?

L'homme du premier rang, qui se battait depuis le début avec le mystérieux internaute, abandonna à son tour. Louis profita de ce moment pour tenter un coup de poker :

— 3 000 euros ! cria le jeune homme.

— 3 500 en ligne ! annonça l'opérateur.

*Merde*, se dit Louis. Avec 3 500 euros, son budget était dépassé et cela représentait déjà une belle somme pour une simple copie.

S'il montait sur cette enchère, c'était son budget semestriel qu'il amputait.

— 4 000 euros ! cria-t-il, tout tremblant d'excitation.

Toute la salle regardait en direction des annonceurs du Net.

— 4 000 euros ! d'autres enchères ?

Un silence attentif avait maintenant envahi la salle, qui savourait visiblement la plus belle bataille de la journée.

De son côté, Louis sentait le désordre de son cœur qui semblait vouloir sortir de sa poitrine. Il savait qu'il ne pourrait plus surenchérir, car, avec les frais, toutes ses économies allaient être englouties.

— Quelqu'un monte sur les 4 000 euros ? demanda l'opérateur en scrutant la salle puis en interrogeant du regard son collègue chargé des offres en ligne. Ce dernier lui fit un signe discret de dénégation.

— Bien, alors : 4 000 euros une fois, 4 000 euros deux fois, adjugé au monsieur du troisième rang, le numéro 27.

Louis était soulagé ; certes, il avait dépassé le budget prévu, mais pas de manière considérable. Il était satisfait et savourait intérieurement cet instant de victoire.

Ce jeune trentenaire, passionné de peinture, gagnait plutôt bien sa vie avec son métier d'agent immobilier. Il épargnait chaque mois 500 euros pour son péché mignon. Il est

vrai que grâce à son activité professionnelle, il était souvent informé le premier de ventes d'œuvres d'art susceptibles de l'intéresser.

Il faisait alors d'une pierre deux coups en s'appuyant sur son mandat de vente des biens immobiliers, car c'était un professionnel très apprécié dans la région.

Pourtant, pour ce lot, c'était une alerte de vente aux enchères d'œuvres d'art qui l'avait informé. Il ne connaissait pas la provenance exacte de son achat, car les commissaires-priseurs restent très discrets sur l'identité de leurs clients. Et en Charente, les châteaux, ce n'est pas ce qui manque ! Mais l'important pour lui était de voir cette superbe odalisque rejoindre sa collection.

À la fin de la vente, il alla récupérer son bien, tout excité à l'idée de pouvoir enfin admirer à sa guise sa nouvelle acquisition. Ce nu était splendide et il était impatient de pouvoir l'observer à l'envi, tranquillement installé chez lui, sans être dérangé et certain de pouvoir se concentrer sur les particularités qui l'interpelleraient inévitablement.

Il savait que l'œuvre originale datait de 1814 et que son format était plus important que sa copie. Mais la ressemblance avec celle du Musée du Louvre était bluffante.

Chez lui, il posa le tableau sur un chevalet afin de le regarder en détail. Il l'avait déjà vu avant la vente, mais n'étant pas seul, il n'avait pas osé s'attarder plus que nécessaire devant la toile. De toute façon, le coup de foudre avait opéré. Enfin seul, il pouvait maintenant parcourir chaque centimètre carré de son nouveau bien.

Une affiche de l'original du Louvre en main, il s'amusa à comparer les deux œuvres et à chercher les différences comme on le fait avec le jeu des sept erreurs. Tout semblait parfaitement identique.

Pourtant, quand durant son inspection, son regard se posa au niveau du pied droit du sujet, quelque chose attira son attention, un détail infime : la toile était très légèrement boursouflée et une minuscule craquelure apparaissait.

Instinctivement, il passa légèrement son doigt sur la petite imperfection et un éclat de peinture tomba sur le sol.

*Merde, quel con !* se dit-il.

Il se munit d'une loupe pour regarder la zone de plus près et s'aperçut qu'elle n'avait pas la même brillance que le reste du tableau. Il avait fallu son œil exercé pour relever cette infime particularité que d'autres, moins avertis, n'auraient sans doute pas remarquée. Il était intrigué, mais, ne voulant pas faire davantage de bêtises, il décida de ne plus y toucher.

Il montrerait son tableau à son amie restauratrice dès le lendemain, pour avoir son avis d'experte.



## 2

### La restauratrice

Leslie était une restauratrice d'œuvres d'art, très cotée dans la région.

Elle se chargeait quasiment de tous les tableaux anciens des châteaux et demeures bourgeoises de Charente, mais était également sollicitée par de grands musées, comme celui des Beaux-Arts de Bordeaux.

Louis et Leslie étaient amis depuis l'école primaire ; ils s'étaient suivis durant leur scolarité jusqu'au bac avant que leurs appétences différentes, l'une pour l'art, l'autre pour l'immobilier, ne les séparent.

Cela ne les empêchait pas d'être restés amis et de se voir régulièrement.

Le jeune homme avait d'ailleurs trouvé pour Leslie un bien immobilier en tout point conforme à ce qu'elle souhaitait. Son atelier était indépendant de la maison, ce qui lui permettait d'être complètement dans sa bulle lorsqu'elle travaillait ; en outre, elle évitait l'intrusion de ses commanditaires dans son espace privé, ce à quoi elle tenait fermement.

Louis avait également négocié pour elle un prix conforme à son petit budget, car, à l'époque de son achat, ses honoraires n'étaient pas ceux actuels.

Elle lui en était définitivement reconnaissante et restaurait tous les tableaux qu'il souhaitait à prix coûtant.

L'amateur d'art n'en abusait pas pour autant.

— Tu en penses quoi ?

— Je vais y regarder de plus près répondit-elle, mais en effet, il y a toute une zone du tableau qui n'a pas été peinte de la même façon que le reste. C'est bizarre, l'artiste a l'air

d'avoir une technique irréprochable et il n'aurait pas respecté la règle du gras sur maigre seulement sur cette partie ? J'en doute, mais je dois vérifier.

Louis se souvenait que pour éviter que la peinture ne craquelle rapidement, un peintre devait commencer ses premières couches avec peu de pigments, peu d'huile et davantage de solvant comme de l'essence térébenthine ou du white-spirit. Il pouvait ensuite peindre avec des couches plus grasses, chargées en huile et en pigments.

— Tu vas pouvoir le restaurer ? demanda-t-il, soudain soucieux.

— Oui, ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle en souriant ; la zone n'est vraiment pas très importante et rien ne se verra après restauration. C'est une très belle copie que tu as là.

— Je l'ai payée un peu cher, mais je suis content de l'avoir.

— Tu sais, les bonnes copies sont très prisées et leurs cotes peuvent atteindre de belles sommes.

— C'est pour moi la plus onéreuse des pièces de ma collection, mais je ne regrette pas de m'être battu pour l'avoir.

— Je te comprends. Bon, je vais regarder ça et je reviens vers toi d'ici une semaine ou deux ; je dois finir quelques commandes urgentes avant.

— C'est parfait, merci Leslie, j'attends de tes nouvelles.

Après le départ de son ami, la restauratrice examina de plus près cette magnifique pièce.

Artiste elle-même talentueuse, comme pratiquement tous les restaurateurs de tableaux, elle appréciait le travail bien fait, comme dans ce cas.

Cette reproduction de la Grande Odalisque était une copie minutieuse de l'original ; peu d'artistes étaient aussi doués.

Elle prit une loupe pour explorer de plus près la zone craquelée.

Une surface de quelques centimètres carrés présentait effectivement une consistance différente. Plusieurs petites craquelures discrètes apparaissaient sur cette zone d'à peine cinq centimètres sur trois. On aurait pu croire que l'artiste s'était évertué à appliquer volontairement des défauts détectables seulement par un œil d'expert.